

des Princes &c. Decemb. 1770. 401

sont beaucoup plus religieux que celui-ci. L'Auteur parle assez souvent de Dieu; mais il semble qu'il affecte de ne faire naître aucune idée de Religion, ni de l'immortalité de l'ame. Les espérances Chrétiennes paroissent évidemment exclues à la fin du quatrième Chant. Une Philosophie si peu sublime, bornée à des biens trompeurs & peu durables, resserre le cœur, & empêche l'impression agréable que les beaux tableaux renfermés dans ce Poème devroient naturellement faire sur le Lecteur.

*Epicurus in
constitutione
suis nihil ge-
nerosum sapit
atque magni-
ficum. Cic. L.
2. de fin.*

Les Notes méritent moins d'indulgence que le Poème qu'elles prétendent expliquer. On ne fait dans quel sens il est dit, page 161, que *c'est au Gouvernement à décider des mœurs, qu'on doit inspirer aux jeunes Citoyens.* La Religion n'auroit-elle rien à décider en ce genre? N'est-ce pas elle qui, selon Rousseau, Montesquieu, &c. a formé les Gouvernemens sages & équitables?

Journ. d'A-
vril, p. 246.

On voit, page 174, une plaisante remarque sur les Suicides, que l'irreligion rend si fréquens de nos jours. Le sublime Ecrivain remarque sagement, que c'est à la fin de l'Automne que cet héroïsme est dans toute sa force, parce que le triste Hiver dégoûte les hommes de la vie. Il veut qu'on les y attache par la musique, par la danse, & les autres plaisirs de la société. Le mal & le remède ne donnent point une grande idée de la Philosophie, ni de ses ressources. Elle veut détruire les préjugés, reformer la Religion, faire la félicité des Peuples; elle ne sauroit tenir contre l'Hiver. Les loüanges outrées & plates, qu'il donne à l'Encyclopédie, dont il cite des articles comme son propre ouvrage, sont une nouvelle preuve de
la